39e ANNEE. — N° 11. 1er JUIN 1933.

REVUE

DU

TOURING CLUB DE BELGIQUE

et Bulletin Officiel.

Chèques postaux : 118,900. 44, rue de la Loi, 44 — Bruxelles Téléphone : 11 94 35.

Rédacteur en chef : LOUIS LECONTE, *Vice-Président.*

SOCIÉTÉ ROYALE ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF.

Cotisation annuelle : fr. 14.50
Revue de luxe: suppl. de fr. 15

ORGANE BIMENSUEL

Cotisation de famille : fr. 4.25
sans la Revue du T. C. B.

SOMMAIRE :

L'Abbaye d'Aulne *(O. Petitjean)* 161
Le folklore des petites chapelles *(Abbé Célis)* . . 166
Esthétique et gastronomie namuroises *(Saint-Marc)* 169
Grenoble *(Léon Wilmet)* 173

L'Abbaye d'Aulne.

La merveille oubliée de la Haute-Sambre.

QUELQUES minutes avant d'arriver à Thuin, les voyageurs de la grande ligne Charleroi-Paris, par Erquelinnes, aperçoivent sur leur gauche, entre deux tunnels et par delà un méandre prononcé de la Sambre, les ruines de l'abbaye d'Aulne, se détachant sur le fond d'un coteau verdoyant. L'endroit est solitaire et l'on est, de prime abord, étonné de rencontrer les restes d'un somptueux monastère, là où les grasses campagnes manquent. Les moines des premiers siècles furent, avant tout, des défricheurs et des travailleurs de la terre. Ils n'ont pu trouver ici l'occasion d'exercer leur activité ordinaire, non plus que de se procurer les ressources considérables nécessaires à l'entretien d'une nombreuse communauté. Il faut se reporter aux circonstances dans lesquelles se fonda l'abbaye pour comprendre le choix de cet emplacement si peu favorable.

Ce fut en 657, d'après la chronique de Lobbes, qu'un ancien chef de brigands, converti et repentant, nommé Landelin, s'installa en ce lieu pour y faire pénitence de ses crimes et de ses exactions. On était à l'époque où un terrible ascète, l'Irlandais saint Colomban, venait d'épouvanter, par ses vociférations et ses imprécations, les grands seigneurs et les princes eux-mêmes, encore à demi barbares, des petites cours mérovingiennes. Nombreux furent les chefs francs qui, sur le retour d'âge, arrivés à cette période de la vie où le diable lui-même se fait ermite, embrassèrent la vie religieuse. Terrifiés par les effroyables menaces de Colomban et de ses disciples, les moines de Luxeuil, ces pénitents adoptèrent la règle de mortification et d'ascétisme que le fougueux Irlandais avait imposée à ses fidèles.

Le sire Landelin se convertit comme tant d'autres et fonda, dans un de ses repaires de brigandage, le monastère de Lobbes. Mais, en 657, Colomban était mort depuis 42 ans. La dure règle de Luxeuil pesait aux moines parmi lesquels, déjà, les pillards convertis se faisaient rares. La règle bénédictine, beaucoup plus humaine et plus douce, se propageait en Gaule et s'amalgamait, avant de la supplanter définitivement, avec celle de Colomban. Les monastères, fondés à l'imitation de Luxeuil, se transformaient en abbayes bénédictines. Lobbes n'échappa pas à l'évolution.

Mais Landelin, lui, bourrelé de remords, ayant toujours devant les yeux la mort atroce de son compagnon de rapines, qui avait décidé sa conversion, ne voulait pas s'accommoder d'une pénitence trop douce. Il était de ces violents auxquels il fal-

lait une règle qui fût violente à leur égard. Il quitta donc Lobbes avec deux moines de son genre et se retira sur les bords de la Sambre, dans une solitude sauvage. Il s'y bâtit un modeste oratoire et quelques cellules à l'ombre des aulnes qui couvraient ce sol humide. De là, vint le nom que conserva la nouvelle fondation. A sa mort, le fondateur (1), élevé aux honneurs des autels avec la facilité qu'on apportait en ce temps-là aux canonisations, fut honoré sous le vocable de saint Landelin, comme patron de l'abbaye d'Aulne.

Moins d'un demi-siècle après sa fondation, le successeur de Landelin, l'abbé saint Ursmer, rebâtissait, de fond en comble, le monastère primitif. On peut voir, dans cette reconstruction, l'adoption définitive de la règle de saint Benoît. Celui-ci, en effet, a déterminé très strictement le plan général de la maison conventuelle avec son cloître central, autour duquel se rangent, en un ordre immuable, les divers bâtiments claustraux, l'église abbatiale comprise. L'œuvre d'Ursmer confirme l'entrée définitive d'Aulne dans la grande famille bénédictine.

Elle y resta jusqu'en 880; cette année-là, une horde de Normands, qui avait remonté la Sambre en de légères barques, pilla et incendia l'abbaye de saint Ursmer. Les Bénédictins se dispersèrent et ne revinrent plus. En 888, le domaine abandonné fut incorporé à la mense épiscopale de Liége. Un demi-siècle plus tard, l'évêque liégeois Richaire releva les ruines et y installa un collège de prêtres séculiers que Notger, à la fin du Xe siècle, transféra à Thuin où il devint le chapitre de la collégiale Sainte-Marie. Aulne ne fut plus qu'une maison de campagne pour les chanoines et une exploitation agricole dont les revenus étaient affectés aux prébendes. Quelques cénobites, n'appartenant à aucun ordre déterminé, semblent avoir été, à Aulne, les mandataires du chapitre thudinien.

En effet, une charte de 1144, donnée par l'évêque de Liége Albéron, autorise ces religieux à adopter la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Mais on était à l'époque où saint Bernard, prêchant dans nos provinces la deuxième croisade, y fondait quelques-unes des soixante-douze abbayes qu'il créa de son vivant. Il avait installé, en 1146, douze de ses Cisterciens à Villers-la-Ville. Il obtint, de l'évêque liégeois, l'abbaye d'Aulne. Et le 5 décembre 1147, l'année même où saint Bernard changeait lui-même l'emplacement de l'abbaye de Villers-la-Ville, douze autres Cisterciens, venus de Clairvaux sous la conduite de l'abbé Francon, arrivaient à Aulne, s'installaient dans les constructions branlantes de l'évêque Richaire et en entreprenaient, sans délai, la restauration.

La subsistance de la jeune communauté fut assurée par de généreuses donations, notamment celle de 30 bonniers de terre, sis à Beausart-lez-Louvain, cédés, en 1155, aux moines d'Aulne, par l'abbaye Sainte-Gertrude de Nivelles (2) et, en 1157, par celle du domaine de La Louvière, consentie par le comte de Hainaut, Baudouin IV. Une charte, donnée, en 1158, par l'évêque liégeois Henri II, sanctionna la fondation de 1147; le prince-évêque renonçait ainsi à cette dépendance de la mense épiscopale. Cette renonciation, cependant, ne sera formelle et définitive qu'au début du XIIIe siècle, sous l'évêque Hugues de Pierrepont (1199-1229).

*
**

Les Cisterciens demeurèrent à Aulne jusqu'à la destruction de l'Abbaye en 1794. Leur histoire est celle de toutes les communautés religieuses des Pays-Bas: des périodes de prospérité alternant avec les malheurs et les exactions résultant des guerres qui ravageaient périodiquement nos provinces. L'âge d'or de la jeune abbaye fut le début du XIIIe siècle; il correspond d'ailleurs avec l'ère de prospérité dont jouit l'ordre de Cîteaux tout entier.

Ce fut pendant cette période que les moines construisirent l'église abbatiale gothique, dont les ruines actuelles révèlent encore la pureté des lignes, l'harmonieuse proportion des ogives, la délicatesse des meneaux et l'élan des nefs, aujourd'hui découronnées de leurs voûtes.

Ils y ajoutèrent tous les bâtiments nécessaires à la communauté dont l'importance croissait de jour en jour et comprenait plusieurs centaines de moines et de frères convers. Un bon nombre de ces derniers étaient détachés à la gestion et à l'exploitation agricole des grandes propriétés dont de généreux donateurs avaient doté l'abbaye, telles que les fermes de Beausart, de Fontaine-Valmont, d'Avesnes, de La Louvière, de Clermont-lez- Thuin, de Graux, de Porcheresse-en-Condroz.

Mais, dès le siècle suivant, la décadence survient. Les abbés deviennent des prélats fastueux, vivant en grands seigneurs plutôt qu'en moines. Le nombre des religieux décroît au point qu'on doit abandonner l'exploitation directe du domaine et la remplacer par le système du fermage. Au XVe siècle, ce fut pis encore. Entraînée dans les conflits qui mirent aux prises la principauté épiscopale de Liége, dont elle dépendait toujours, et la maison de Bourgogne, l'abbaye d'Aulne fut, à plusieurs reprises, envahie et pillée par la soldatesque mercenaire du temps. Le fameux « Sanglier des Ardennes », dont Walter Scott a romancé l'histoire dans son « *Quentin Durward* », mit, à son tour, à sac la maison des Cisterciens.

(1) La même transformation s'étant produite à Aulne qu'à Lobbes, Landelin avait d'ailleurs cherché une nouvelle solitude près de Condé, dans une forêt où s'éleva, par la suite, l'abbaye de Saint-Crespin. Ce fut là qu'il mourut. Le diocèse de Tournai l'honore le 15 juin.

(2) Dans son livre *Les Fastes de l'Abbaye d'Aulne-la-Riche*, M. G. Boulmont, qui a compulsé aux Archives de Mons le Cartulaire de l'Abbaye et qui est l'historien le mieux averti du monastère, écrit que cette cession fut faite à la prière de saint Bernard lui-même. Or, le célèbre réformateur est mort en 1153. Il faut donc supposer qu'un certain délai s'écoula avant que la donation fût passée en acte authentique. Et, vu la proximité de la date de 1157, il n'est pas impossible que le comte de Hainaut ait lui-même cédé à des instances personnelles de saint Bernard. On sait que ce dernier est la plus grande figure du XIIe siècle, qu'il domina de sa puissante influence.

Après un demi-siècle employé à restaurer les finances de l'abbaye, celle-ci eut de nouveau à souffrir des guerres religieuses qui ensanglantèrent les Pays-Bas sous le règne de Philippe II. Puis, sous les archiducs Albert et Isabelle, la prospérité revint. Les guerres de Louis XIV épargnèrent les bâtiments claustraux mais imposèrent à l'abbaye d'énormes dépenses. Au début du XVIIIe siècle, la dette qui chargeait les moines était considérable.

Mais les Pays-Bas entraient dans cette période d'essor économique qui caractérisa le régime autrichien, sous Charles VI et Marie-Thérèse. L'administration sage et économe de l'abbé Carion, de Thuin, permit de payer toutes les dettes et même de constituer une réserve de 35.000 florins que le nouvel abbé Louant trouva en caisse, à la mort de Carion (1728).

On sait que, pendant cette brillante période, presque toutes les abbayes belges furent assez riches pour agrandir, transformer et même rebâtir de fond en comble, dans le goût du temps, les monastères. Aulne n'échappa point à la mode régnante et l'abbé Louant put entreprendre, grâce aux réserves laissées par son prédécesseur, une véritable reconstruction de l'abbaye. L'œuvre de l'abbé Louant fut regrettable, car elle fit disparaître des merveilles de l'art gothique et même du style roman. Seule, la vieille église abbatiale de style ogival fut conservée; les bâtisseurs du XVIIIe siècle, dom Louant, dom Melotte et dom Scrippe — qui mourut en 1785 — avaient ainsi totalement transformé le vieux monastère. Une façade grandiose, de style Louis XV, fut plaquée contre la vieille église gothique. Un nouveau quartier abbatial — qui sert aujourd'hui d'hospice — fut édifié; puis, ce furent le tour du quartier des étrangers, du réfectoire, de l'infirmerie, des dortoirs, du cloître lui-même à être reconstruits sur de nouveaux plans. Le dernier abbé d'Aulne, dom Norbert Herset, a jugé sévèrement, dans son ouvrage « *Chronicon Alnense* », l'œuvre de l'abbé Louant : « Ce fut, écrit-il, au prix de sommes considérables qu'il mena son œuvre à bonne fin, mais, en conscience, je dois ajouter que toutes ces con-

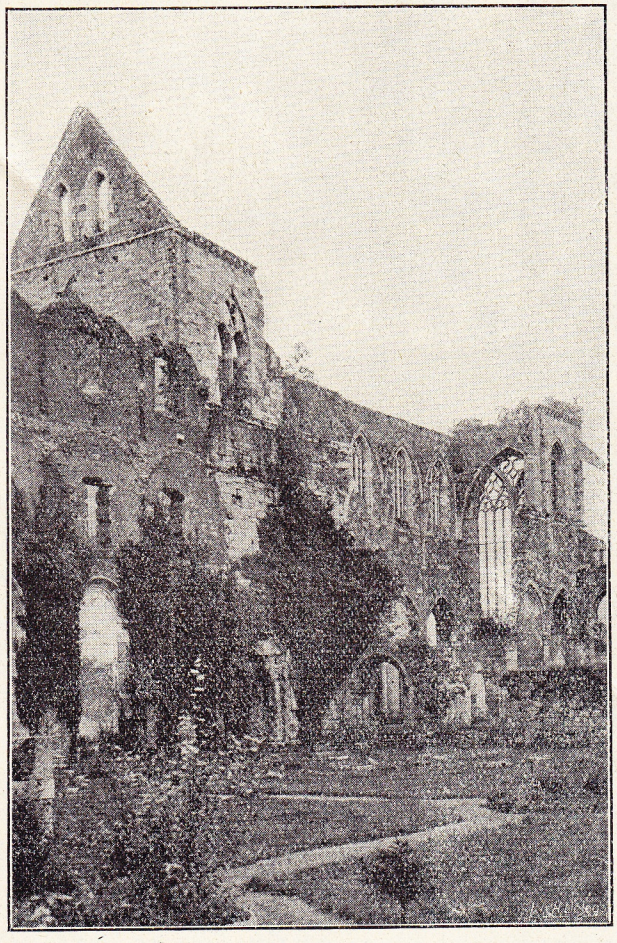
Abbaye d'Aulne. — L'église abbatiale.

(Archives photographiques du T. C. B.).

structions étaient trop fastueuses et magnifiques, du moins pour des religieux. Aussi, ne fut-ce point sans quelque résistance de la part de ses moines que ses projets se réalisèrent ».

*
**

En 1785, pour succéder à l'abbé Scrippe, qui paraît avoir été atteint, pendant ses dernières années, de folie hypocondriaque, les moines d'Aulne avaient élu comme abbé un religieux de grand mérite, dom Norbert Herset. Ce fut lui qui assista à la destruction de l'œuvre de saint Bernard. La révolution liégeoise de 1789 à 1791 d'abord, l'invasion française de 1792, après Jemappes, ensuite, le retour des Autrichiens en 1793, enfin, furent de dures épreuves pour l'abbaye, qui fut souvent envahie et pillée par la soldatesque et qui eut à payer d'énormes contributions de guerre.



Abbaye d'Aulne. — Le transept.

(Photo A. de Ghellinck, Bruxelles).

A ce moment, l'abbaye, surnommée Aulne-la-Riche, était l'un des monastères les plus considérables de nos provinces. Elle ne le cédait peut-être qu'à Villers-la-Ville en magnificence. Ce faste, dont l'avaient entourée ses abbés du XVIIIe siècle, fut pour beaucoup dans les circonstances qui causèrent sa ruine. Dom Ursmer Berlière laisse entendre, avec discrétion, que les religieux d'Aulne avaient encouru la réprobation des populations voisines. Dans une étude qu'a publiée, en septembre 1922, la *Terre Wallonne,* le savant bénédictin de Maredsous écrivait les lignes suivantes :

« Certes, je ne veux pas dire que la fragilité humaine n'ait pas, à certains moments, compromis la réputation des disciples de saint Bernard. Les religieux d'Aulne continuaient de porter les livrées de Cîteaux, mais l'étoffe en était moins rude et la coupe plus élégante. Je ne veux pas dire qu'à l'époque moderne, un esprit de grandeur séculière n'ait parfois remplacé la simplicité qui convenait à des pauvres du Christ : les ruines des vastes constructions du XVIIIe siècle et la grandiose façade plaquée contre la vieille église gothique, s'étalant encore sous nos yeux, traduisent trop éloquemment ma pensée pour qu'il soit nécessaire d'insister ».

Comprenons à demi-mot le défunt historien des moines belges. Aulne était, à la fin de ce siècle, le symbole luxueux d'un régime décadent. Les populations hennuyères, dont les colères sont terribles, ont été entraînées contre ce symbole par cette étrange et inexpliquée psychologie des foules qui les jettera, en 1886, à l'assaut des Verreries Baudoux et qui, tout près de nous, en juillet 1932, encore, les lancera dans une émeute incendiaire. Les acteurs eux-mêmes, au lendemain de ces saturnales, sont étonnés et honteux de leurs excès.

Au début de mai 1794, l'armée de Jourdan poursuivait, entre Mons et Charleroi, la série des opérations qui devait l'amener, le 26 juin, dans les plaines de Fleurus, devant l'armée autrichienne, pour y remporter une victoire décisive. Le 10 mai, les Français livraient un dur combat à Thuin et emportaient les passages de la Sambre. L'enthousiasme révolutionnaire avait gagné les populations belges, qui gardaient le souvenir tout récent de la Révolution brabançonne de 1789 et pour lesquelles l'Autrichien était toujours l'ennemi de la nation. Et, sans doute, les excitations des Jacobins, qui suivaient les armées de Jourdan et de Pichegru, les poussaient à la surenchère révolutionnaire. On était alors aux sombres jours de la Terreur et la guillotine de Robespierre abattait, chaque soir, une centaine de têtes à Paris.

Le 11 mai, une populace en fureur s'ameuta aux environs de Mons et marcha vers Aulne. Les portes de l'abbaye furent défoncées; les moines, terrifiés, s'enfuirent et, dès lors, commença une scène d'orgie et de beuverie. Tout fut mis au pillage. Les émeutiers forcèrent l'entrée du cellier et se mirent à boire le vin des moines. Et, dans l'ivresse générale, l'œuvre de destruction s'acheva. Le chef de l'émeute, que les annalistes appellent le général Charbonnier, présida en personne à la destruction des 45.000 volumes et des 5.000 manuscrits de la

bibliothèque (1). Et quand tout le vin fut bu, quand il n'y eut plus rien à piller, la populace mit le feu à la somptueuse abbaye. Seul, le quartier abbatial de l'abbé Louant échappa au désastre.

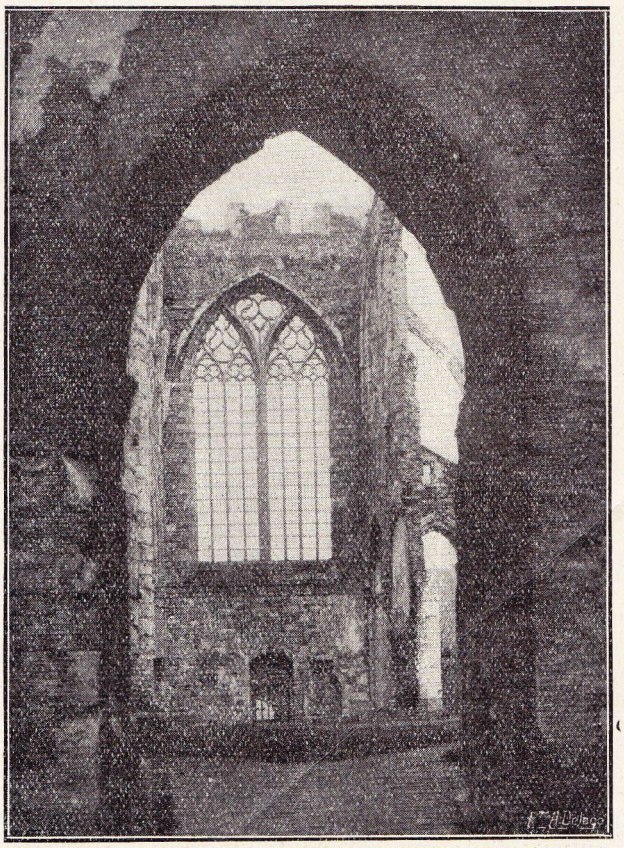
On a écrit (2) que les émeutiers du 11 mai étaient conduits par un ancien ouvrier mineur montois que ses compatriotes surnommèrent, à la suite de cette expédition, le « général Charbonnier ». Or, dans l'armée française qui opérait alors en Hainaut, il y avait un général dont le nom authentique était Charbonnier. Il passe même pour avoir été l'un des meilleurs auxiliaires de Jourdan et a laissé une certaine réputation militaire. Et des historiens ont imputé à ce soldat le vandalisme d'Aulne.

Il est difficile de croire qu'un officier en campagne, qui venait de livrer la veille le dur combat de Thuin, ait trouvé, en ces circonstances, le temps d'incendier Aulne et, surtout, qu'il se soit complu à brûler, dans une orgie monstrueuse, une riche bibliothèque. On peut, au contraire, admettre un tel forfait de la part d'un ouvrier illettré, incapable d'apprécier les trésors qu'il livrait aux flammes. On est donc en droit de se demander si le sobriquet de « général Charbonnier » ne fut pas donné tout simplement au chef de l'émeute par un rapprochement ironique, bien dans la manière des Wallons, entre sa profession et le nom d'un général français, alors dans toutes les bouches.

Les Cisterciens revinrent pleurer sur les ruines fumantes de leur monastère. Ils se réinstallèrent tant bien que mal dans les bâtiments épargnés et attendirent que l'orage fût passé pour relever l'antique maison. L'orage ne passa pas. La Convention, qui avait annexé nos provinces, décréta la nationalisation des biens d'église. Aulne fut mis en vente. Les religieux survivants, et notamment leur abbé dom Norbert Herset, rachetèrent les ruines. Mais il leur fut impossible de trouver les moyens de restaurer l'abbaye. Un à un, les Cisterciens moururent. Par son testament, l'abbé Herset, propriétaire légal du monastère, en assura l'usufruit à ses moines; après la mort du dernier de ceux-ci, le quartier abbatial de l'abbé Louant devait servir à abriter un hospice de vieillards, dont la commune de Gozée serait la propriétaire. Le dernier Cistercien d'Aulne mourut en 1854. En 1856, la commune de Gozée exécutait les dernières volontés de l'abbé Herset et ouvrait l'hospice d'Aulne.

Celui-ci existe toujours. Les bâtiments qu'il occupe ont été réparés et sont bien entretenus. On y ajouta même plusieurs ailes, en 1884 et en 1889. Une nouvelle église, construite de 1869 à 1873 pour l'usage de l'hospice, a remplacé la modeste chapelle que les derniers Cisterciens avaient bâtie après la Révolution. Et les visiteurs d'Aulne peuvent voir, aujourd'hui, de paisibles vieillards des deux sexes achever leur vie à l'ombre des vieilles pierres, celles dans lesquelles les moines du XIIIe siècle avaient taillé des ogives et des chapiteaux et celles dont l'abbé Louant avait fait, pour le malheur d'Aulne, la plus fastueuse abbaye du pays.

***



Abbaye d'Aulne. — Fenêtre sud du transept.
(Photo A. de Ghellinck, Bruxelles).

On ne décrit pas des ruines. Toute description revient, en effet, à évoquer, telles qu'elles étaient au temps de leur splendeur, les constructions renversées. Il vaut mieux laisser au visiteur l'émotion de cette reconstitution mentale (3).

Tout au plus peut-on le guider dans le dédale des éboulements et des pans de murs, pour lui indiquer l'affectation spéciale de chaque bâtiment disparu.

Ce qui attire avant tout, et même presque exclusivement, les regards à Aulne, ce sont les ruines de l'église abbatiale. Celle-ci, qui devait être l'une des plus grandes de la chrétienté, avait une longueur de 90 mètres et une largeur de 47 mètres au transept. Ces dimensions dépassent celles de l'abbatiale de Villers-la-Ville. La nef a complètement

(1) Quelques manuscrits furent sauvés. Ils ont été rachetés en Angleterre et sont aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

(2) Notamment M. Marcel Legrand, dans la *Revue* du Touring Club, du 15 juin 1930.

(3) Nous nous sommes surtout placés, dans cet article, au point de vue historique, parce que c'est le moins connu. La *Revue* du Touring Club a publié souvent des descriptions auxquelles le lecteur pourra se reporter. Nous lui conseillons spécialement la brochure de M. G. Boulmont intitulée : *L'Abbaye d'Aulne-la-Riche. Les Ruines d'Aulne.*

disparu. Il n'en reste que la façade Louis XV, construite par l'abbé Louant contre l'ancienne façade gothique que l'on voit encore du côté intérieur. Quelques soubassements de colonnes montrent que celles-ci étaient alternativement rondes et octogonales. La façade du XVIIIe siècle passe pour l'une des œuvres architecturales les plus harmonieuses. Un porche, rappelant le narthex des anciennes basiliques, avait été ménagé entre la façade de l'abbé Louant et la façade gothique primitive.

Le transept et le chœur sont les parties les mieux conservées. Elles sont même presque intactes, à part l'effondrement des voûtes. On y admire les hautes fenêtres à lancettes de l'abside, les larges ogives à meneaux du transept et, surtout, l'incomparable verrière du transept méridional.

Au contraire de ce qui se voit d'ordinaire dans les églises abbatiales, où les moines devaient occuper des stalles du chœur pendant les offices, le chœur d'Aulne est de dimensions restreintes. Il ne comprend, en réalité, qu'une simple abside. Les moines prenaient place, vraisemblablement, dans le transept. Deux absidioles, encore visibles à droite et à gauche du chœur, étaient respectivement la chapelle dédiée à saint Bernard et celle de saint Benoît.

La voûte du transept, fort large, était soutenue par une rangée de colonnes qui existent encore.

Au sud de la façade, entourant la cour d'honneur, se trouve l'ancien quartier abbatial de l'abbé Louant, aujourd'hui hospice de vieillards. Au nord, se trouvait le cloître entourant un préau. Il n'en reste rien. A l'est de ce préau, on voit, prolongeant le transept septentrional de l'église, les ruines d'un long bâtiment du XVIIIe siècle qui était divisé en trois parties: celle qui est contiguë au transept était la sacristie, puis venait la salle du chapitre et, enfin, la salle des moines.

Plus au nord encore, sont les ruines des réfectoires, du quartier du prieur et des cellules affectées aux très vieux moines.

La Sambre longe, au nord, le mur d'enceinte de l'abbaye. Les moines avaient jeté un pont qu'on commença de démolir en 1823, sous prétexte qu'il menaçait ruine; les piles et les arches qui en restent et qui défient les intempéries montrent bien que ces craintes étaient vaines. Lors de la canalisation de la Sambre, sous le régime hollandais, on établit, juste en face des ruines, un pont-déversoir toujours en service.

*
**

Les ruines d'Aulne sont trop peu connues. Les gares sont loin; l'endroit est solitaire et les chaussées, fréquentées par les autos, passent à bonne distance. Néanmoins, des voies d'accès très praticables relient les ruines soit, vers Gozée, à la grand'route de Charleroi à Beaumont, soit, vers Landelies, au très dense réseau routier secondaire, jeté sur la région, entre Anderlues, Fontaine-l'Evêque et Marchienne-au-Pont.

Aux temps bénis de l'avant-guerre, un bateau à vapeur emmenait vers les ruines, en excursion dominicale, les Carolorégiens par centaines. La génération de l'après-guerre en a oublié le chemin. Et c'est dommage. L'auto et l'autocar ont cependant facilité toutes les excursions et Aulne n'est vraiment pas loin. On ne comprendrait pas que l'ancienne abbaye cistercienne n'eût pas son contingent de pèlerins d'art comme Villers-la-Ville et Orval, ses sœurs malheureuses, qui, elles aussi, ont vu leurs merveilles architecturales disparaître dans la grande tourmente révolutionnaire.

Le Touring Club de Belgique vient de faire planter, dans la région, une série de poteaux, minutieusement étudiée et permettant de se rendre aisément à ces prestigieux vestiges.

O. Petitjean.